

puisons dans notre communauté d'origine et dans l'échange de sentiments généreux qui en est la conséquence...

Mais je m'arrête, Messieurs, et je vous demande pardon d'avoir parlé si longtemps ; c'est qu'en vérité le sujet est entraînant.

En résumé, je dis ceci à vous, Messieurs les agriculteurs, de même que vos idées les plus intelligentes, vos conceptions les plus ingénieuses resteraient stériles si vous n'aviez les bras robustes de nos bons paysans pour les mener à bonne fin, de même nos conceptions militaires les plus habiles, les talents de nos plus grands capitaines, resteraient sans résultat si nous n'avions les cœurs et les bras de nos braves soldats pour les comprendre et les exécuter.

Eh bien ! puisque paysan et soldat n'est qu'un même homme, ici, soldats et agriculteurs, nous devons nous entendre et répéter ensemble avec le même plaisir : Aux soldats de l'agriculture !

Chronique agricole.

L'article suivant quoique écrit pour la France interressera certainement nos lecteurs.

FERMAGES.

Il est certain que les fermages sont en hausse incessante dans la plupart des contrées. Il faut reconnaître que la hausse des fermages dépasse la plupart du temps la hausse des produits agricoles. Une ferme qui se loue est demandée par cinq ou six cultivateurs, dont la concurrence parfois n'a pas de bornes raisonnables.

Comment alors expliquer l'amélioration qu'on observe dans la fortune générale des fermiers ? Par l'amélioration des procédés de culture et d'élevage.

Ainsi les propriétaires bénéficient, sans le savoir la plupart du temps, du résultat obtenu par ceux qui cultivent.

Chose difficile.

INSTRUMENTS.

Que devenir ?

Puisque les deux principaux agents de la production renchérissent, la terre et le travail, il faut réduire leur part de frais dans chaque produit, en employant des moyens moins dispendieux, et en augmentant le rendement de la terre et des animaux.

L'emploi des bons instruments est un moyen qui s'offre à nous le premier pour réduire les frais de production.

Les frais ne seront peut-être pas réduits là où les salaires croissent le plus. Mais l'emploi des machines peut les empêcher de s'élever.

LES CULTURES.

Si, faisant un effort suprême, hardi,

en achetant les instruments qui font défaut à nos cultures, nous appliquons nos forces accrues à améliorer nos labours et les diverses cultures de la terre, et nos épargnes à répandre plus d'engrais dans le sol pour nos récoltes, nous aurons accompli le véritable et peut-être, pour le moment, le seul travail demandé par notre situation. Nous pourrions parvenir ainsi à obtenir un jour le double de récoltes, et le fermage qui revient à chaque sac de grain n'augmentera point, quoique le fermage total ait doublé, et la main-d'œuvre consacrée à chaque quintal de récolte ne coûtera pas un centime de plus, quoique les ouvriers soient deux fois plus payés.

Ah ! c'est facile à dire ! Voilà des chemins ouverts ! Cette théorie paraît simple ! Mais combien d'années cela demande ? Combien de mal cela exige ? Combien de pain noir mangera-t-on avant d'y voir tout le monde ?

C'est vrai ; c'est juste ; ce n'est point une affaire de vingt-quatre heures ; mais attendons : l'irrésistible logique du bénéfice a ses moyens de succès et ses bonnes inspirations ; nous les verrons avant de mourir. Il suffit que l'esprit s'éclaire.

LA CHAUX ET LES SUBSTANCES CALCAIRES.

L'élément calcaire est l'un des plus efficaces dans l'amélioration des cultures, partout où il n'existe pas naturellement dans le sol. Les chaulages, les marnages, les sablages au moyen de substances calcaires enrichissent considérablement la terre.

Aux agriculteurs commençants nous recommandons ce soin.

Les terres granitiques et schisteuses ont particulièrement besoin de calcaire.

LE PHOSPHATE DE CHAUX.

Le phosphate de chaux est nécessaire sur toutes les terres. Il n'y a pas d'exception, sauf sur celles qui sont déjà très riches, ce qui ne se voit point partout, à la vérité, est une exception.

Mais on peut dès maintenant voir déjà d'étranges méprises. Des cultivateurs, ayant pris les phosphates pour un engrais complet, parce qu'ils en obtenaient en commençant de bons effets, finissent maintenant par se plaindre des phosphates, prétendant que ce n'est pas fameux.

Ils en mettaient pour le sarrasin. Ils en distribuaient au seigle à la place de fumier. La terre, déjà pauvre de matière azotée, s'épuisant en deux récoltes, ne donnait point ensuite l'avoine sur laquelle on comptait sans rien.

Aux cultivateurs commençants nous devons dire que les phosphates sont excellents sur toutes les terres, mais

comme des compléments de fumures, et non comme fumures complètes.

FUMIER DE FERME.

Les expériences des deux dernières années entreprises pour comparer le fumier de ferme et les engrais chimiques ont dû dans un bien grand nombre de champs donner la supériorité au fumier.

Pour nous, la question importante maintenant est de bien expliquer que le fumier de ferme est le meilleur engrais, mais que, ne suffisant nulle part, il faut avec lui employer des engrais chimiques convenant au sol et aux récoltes de chaque exploitation.

Le guano naturel s'épuise, mais il y a les engrais chimiques qui peuvent le remplacer ; non-seulement ils peuvent le remplacer, mais ils coûtent moins cher et ils sont inépuisables.

LES CHEVAUX ANGLO-NORMANDS.

Le 4 octobre, 320 chevaux ont été réunis au haras du Pin, comme l'année dernière. La race normande nouvelle n'a jamais, paraît-il, été mieux représentée :

L'administration des haras a acheté 52 étalons ; diverses sociétés hippiques ou commissions départementales y ont fait choix de 32 sujets ; la Bavière en a pris 23 ; le général Fleury qui est aujourd'hui à St. Pétersbourg, et qui était ce jour-là au Pin, en a pris 15 pour les divers services de la maison de l'Empereur ; l'Autriche en a acheté 14 ; la Saxe 6 ; la Prusse, 10 ; la Hesse grand-ducale, 6 ; total des chevaux achetés, 162, pour \$140,000 environ, ou à peu près \$838 par tête, en moyenne.

Les 158 chevaux non achetés au Pin trouveront promptement des acquéreurs.

—L'Agriculteur Praticien.

La mise en moyette des blés dans les années de sécheresse.

M. Gustave Heusé, professeur à l'école impériale de Grignon et auteur de plusieurs ouvrages fort estimés, pose, dans l'*Echo de l'Agriculture*, la question suivante :

Y a-t-il avantage à mettre les blés en moyette pendant les années de sécheresse ? Et il se prononce pour l'affirmative. M. Heusé pense avec raison que les moyettes sont aussi utiles dans les années sèches que dans les saisons humides ou pluvieuses. Cette opération doit contribuer à rendre meilleure la qualité du blé, lorsque, pendant leur dernière phase d'existence, les grains sont frappés par de fortes chaleurs, puisque l'on peut ainsi commencer plus tôt la moisson, et permettre à la maturation d'avoir lieu plus lentement. Dans ce cas, l'eau de végétation encore contenue dans